Bedlam et Bridewell, lieux de contrôle de la marginalité dans le Londres de Shakespeare

FRÉDÉRIQUE FOUASSIER
Université de Tours

Mise en contexte : la croissance de Londres à la Renaissance et le problème de la pauvreté

Londres connait une croissance spectaculaire au début de l'époque moderne. Alors que la population britannique dans son ensemble double à peine (passant de 3 millions d'habitants en 1550 à 5,1 millions en 1700), celle de Londres se voit multipliée par quatre. D'environ 50 000 habitants en 1500, elle en atteint environ 200 000 banlieues comprises (soit 5 % de la population totale de l'Angleterre) au tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, puis au moins 490 000 au début du XVIII^e^ siècle, ce qui la propulse au premier rang des villes européennes et au quatrième rang mondial. La zone couverte par les constructions grandit de manière bien plus conséquente encore : dans la première moitié du XVII^e^ siècle, la taille de Londres augmente de 88 %, et de 24 % supplémentaires dans la seconde moitié[1].

Cette croissance impressionnante est essentiellement imputable à une migration massive vers Londres aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Presque tous les Londoniens sont des migrants issus de milieux et de zones géographiques très variés : étrangers fuyant des conditions économiques désastreuses ou les guerres

1 Pour les sources de ces chiffres, voir essentiellement A. L. Beier et Roger Finlay, éd., *London 1500-1700. The Making of the Metropolis*, Londres et New York, Longman, 1986.

de religion (Irlandais, Flamands, Huguenots français), apprentis à la recherche de meilleurs salaires, personnes voulant faire fortune, soldats démobilisés ou (et c'est la majorité) travailleurs ordinaires chassés hors des terres par le mouvement des enclosures ou la famine. Ce très fort taux d'immigration permet de compenser le taux de mortalité élevé. Les arrivants sont essentiellement de jeunes hommes célibataires, si bien que la population masculine dépasse de loin la population féminine, surtout dans la première moitié du XVII^e^ siècle.

À partir du tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, le taux de croissance des zones périurbaines s'accélère pour finir par dépasser celui de Londres intra-muros : alors que les trois quarts de la population habitent dans le centre de la métropole et un quart dans les banlieues au milieu du XVI^e^ siècle, en 1680, la proportion est inversée. On observe un contraste très marqué entre la zone intra-muros et l'espace hors les murs. Les habitants du centre sont globalement plus aisés ; les loyers et la valeur des propriétés y sont plus élevés, les conditions de logement meilleures et les maisons plus spacieuses. À mesure que l'on s'éloigne du centre, les familles sont souvent condamnées à s'entasser dans des logements exigus, voire insalubres. La forme la plus caractéristique de développement périurbain sont des impasses étroites, donnant accès à des constructions qui sont le résultat d'extensions des habitations d'origine, érigées dans la cour ou le jardin de ces dernières. Au fil de la période, le clivage s'aggrave, phénomène encore accru par le fait que les paroisses de banlieue disposent de bien moins de moyens financiers et de structures d'assistance pour venir en aide aux habitants. On recense des zones de pauvreté de vaste étendue dans les banlieues est en particulier. L'image des banlieues comme étant des zones défavorisées et insalubres, où sévissent misère, malhonnêteté et épidémies, s'ancre dans l'esprit des contemporains, comme en témoignent la littérature populaire (pamphlets, ballades, pièces de théâtre), mais aussi la manière dont sont formulés les décrets et édits concernant ces zones.

La pauvreté est un problème qui prend de l'ampleur au fil de la période. Les immigrants qui s'installent à Londres ont très souvent été chassés de chez eux par un extrême dénuement et les emplois qu'ils trouvent dans la capitale sont en général très précaires. Un système d'assistance publique se met progressivement en place, mais les différences entre les zones sont flagrantes, l'aide apportée étant bien meilleure dans les paroisses du centre, qui viennent également en aide aux zones attenantes aux murs. Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, l'inflation, conjuguée au mouvement des enclosures, au retour récurrent des soldats démobilisés et à des récoltes parfois très mauvaises comme en 1596 et 1597, est responsable de la forte augmentation du nombre de « vagabonds » et de personnes en situation de précarité. Dès lors, les autorités s'intéressent aux différents moyens de réduire la pauvreté et la criminalité qui lui est associée. Avant 1500, il existe de nombreuses formes de soutien pour les pauvres, mises en place grâce aux ressources paroissiales ou au sein d'insti-

tutions religieuses ou d'hospices. Toutefois, ces activités charitables ne sont pas coordonnées, et l'Etat n'y intervient que peu : il se contente de réguler le travail et de punir les vagabonds et les mendiants. À partir des années 1530, les autorités interfèrent de plus en plus dans les politiques charitables, avec le souhait de centraliser, de rationaliser et d'uniformiser les pratiques à l'échelle du royaume. La définition de la pauvreté s'élargit progressivement : alors qu'elle ne concerne au départ que les « impotents », c'est-à-dire ceux physiquement incapables de travailler, elle s'étend désormais aux veuves, aux orphelins, et même aux personnes qui travaillent mais dont les revenus sont trop bas pour pourvoir aux besoins de la famille. Ces constatations aboutissent à la mise en place des *Poor Laws*. Ces lois ne sont pas qu'un système visant au soutien matériel des populations les plus pauvres : elles sont indissolublement liées à la répression et à la mise au travail de populations perçues comme capables de travailler mais refusant de le faire. Dans les années 1570, ces lois se renforcent : on comptabilise les pauvres et ceux susceptibles de payer la taxe de soutien aux pauvres. L'argent collecté est ensuite employé à mettre les pauvres au travail, notamment du chanvre, de la laine ou du fer. La loi de 1576 met en place des maisons de correction permettant l'incarcération des vagabonds. Les impotents ou les personnes trop âgées pour travailler perçoivent quant à eux des indemnités hebdomadaires.

En 1600, la pauvreté est devenue l'une des principales préoccupations des autorités. Entre un cinquième et un tiers de la population urbaine est recensée comme vivant dans le dénuement. La concentration des pauvres dans certaines zones de la ville représente un défi en termes de maintien de l'ordre. Pour les instances gouvernantes, les dispositifs de soutien aux pauvres ne relèvent pas du simple altruisme : ce n'est pas seulement de nourriture, de vêtements et d'outils dont les pauvres ont besoin : ils doivent avant tout être disciplinés. Les *Poor Laws* lient de manière très ténue lutte contre la pauvreté et lutte contre le vagabondage — celui-ci pouvant même être puni par la peine de mort en cas de récidives multiples. L'extrême criminalisation des vagabonds (12 000 à Londres en 1594 selon le maire John Spencer) montre que la société perçoit ces derniers comme une véritable menace, coupables en outre de paresse, vice hautement condamnable dans une société protestante faisant du travail un gage de moralité.

Histoire de Bridewell et de Bedlam

Bridewell

La maison de correction de Bridewell est établie en 1553 dans un ancien palais royal donné à la ville par le roi Édouard IV dans le double but de

mettre au travail les oisifs et les vagabonds et de loger les enfants des rues de Londres. Bridewell est située à l'ouest de la ville, sur la rive de la Fleet (rivière aujourd'hui recouverte). À sa création, Bridewell était vue comme une organisation caritative ; elle comptait environ deux cents détenus et avait développé des ateliers et des programmes d'apprentissage dès 1557, soit vingt ans avant la loi prévoyant ces mesures. Elle est la première maison de correction à avoir vu le jour en Angleterre. Au départ, les maisons de correction anglaises sont créées par les corporations, qui voient comme faisant partie de leur devoir philanthrope l'encadrement et l'aide aux pauvres. Suivant l'exemple de l'Europe continentale, elles investissent dans la création d'hospices et de maisons de correction afin de former les pauvres mais aussi de les isoler du reste de la population. Ces initiatives sont surtout importantes dans les années 1570, 1590 et 1620, mais les fonds étaient souvent détournés par ceux à qui ils étaient confiés. Mi-XVI^e^ siècle, les cinq hôpitaux créés à Londres après la Réforme représentent une tentative (quoique limitée) de prendre le relais des corporations dans la gestion de la pauvreté.

A partir de 1570, Bridewell est dirigée par une cour de gouverneurs conjointement avec l'hôpital de Bedlam. La création de Bridewell marque une étape importante dans la criminalisation de la pauvreté. Sont incarcérés à Bridewell ceux qui enfreignent les *Poor Laws*, et en particulier les vagabonds, qui constituent au tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles plus de la moitié des détenus. Les femmes amenées à Bridewell sont le plus souvent accusées de vagabondage nocturne (« *nightwalking* ») et de conduite sexuelle immorale. Le plus souvent, ces personnes sont relâchées avec une petite somme d'argent après avoir été punies, afin de ne pas retomber dans le vagabondage et la prostitution. Il existe des châtiments spécifiques pour les infractions liées à la pauvreté, particulièrement redoutables : les lois initiées par Henri VIII en 1513 et renforcées par la loi de 1572 prévoient le marquage au fer rouge pour les vagabonds et les prostituées (il sera remplacé par le fouet après 1597). Les personnes détenues à Bridewell sont employées à battre la craie et le chanvre, à faire fonctionner des moulins ou bien encore à fabriquer du sable, des graviers et de la chaux. Avec Bridewell, la ville tente de régler les problèmes liés au vagabondage, au chômage, etc., mais il s'agit également de redéfinir la pauvreté et d'attribuer un espace défini et identifiable à ceux qui sont en marge de la société. L'établissement fut privatisé au tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, alors qu'il était à l'apogée de sa renommée. L'expérience fut désastreuse : le nombre de résidents tomba à une soixantaine, et ils étaient à la merci des employés de la prison qui les maltraitaient et les privaient de nourriture. La corruption augmenta et la prostitution commença à se développer de manière conséquente à l'intérieur du bâtiment, si bien que Bridewell retomba vite dans le domaine public.

Bedlam

Créé en 1247, l'hôpital St Mary of Bethlehem (Bedlam étant la déformation de Bethlehem) commence à accueillir les fous et à se spécialiser dans leur soin dès le début du XVe siècle. Il est l'un des London Royal Hospitals créés au milieu du XVIe siècle afin de rétablir un système d'aide aux pauvres après la dissolution des monastères. Il accueille une petite trentaine de patients et se situe dans la très pauvre paroisse de St Botolph. On peut souligner que les hôpitaux furent très vite débordés. À partir de 1598, l'aide sociale se trouvant systématisée par les *Poor Laws*, les hospices furent privés d'une grande partie des fonds nécessaires à leur fonctionnement.

Il semblerait qu'il y ait eu à la Renaissance de réelles pratiques de soins envers les fous, y compris dans les institutions pensées par Foucault uniquement comme des outils de réclusion. Par ailleurs, il est essentiel de prendre en compte l'évolution parallèle des conceptions de la folie et de la pauvreté tout au long de la période, sans que les deux catégories ne se confondent pour autant[2]. George Rosen, historien britannique de la médecine et de la santé publique, souligne le caractère profondément social de la question de la folie : selon lui, la manière dont une société gère la folie est intrinsèquement liée à la préoccupation pour le maintien de l'ordre social. Pour le préserver, on met en place au XVIIe siècle des institutions (publiques comme Bedlam ou privées comme les *madhouses*) qui séparent les fous du reste de la société et les forcent à travailler afin de lui être utiles. Aux XVIe et XVIIe siècles, on ne rattache pas encore explicitement la folie au domaine des pathologies médicales ; les termes employés pour la désigner sont bien souvent issus du langage populaire et les explications sont plutôt du domaine du religieux ou de l'astrologie.

L'histoire de l'hôpital de Bedlam est très bien documentée, et il apparaît que l'établissement ne se réduit pas à un lieu d'enfermement et de brutalisation des fous. Si les conditions de vie y étaient parfois très mauvaises, il semble que cela soit davantage dû à un manque de ressources qu'à une réelle volonté des autorités de brutaliser les patients[3].

Bedlam constitue l'une des premières structures en Angleterre spécialisées dans l'accueil des personnes folles. Il est dirigé par une partie des gouverneurs de Bridewell. C'est avant tout une institution charitable : cela signifie que les

2 Lisa Roscioni, « Soin et/ou enfermement ? Hôpitaux et folie sous l'Ancien Régime », *Genèses*, vol. 1, 2011, p. 31-51.

3 Voir Jonathan Andrews, *Bedlam Revisited*: *A History of Bethlem Hospital*, thèse de doctorat, Londres, Queen Mary and Westfield College, 1991. Ce travail est certainement l'étude récente la plus complète sur l'hôpital de Bedlam aux XVIIe et XVIIIe siècles, bien que d'autres chercheurs aient depuis analysé certains aspects spécifiques de cette institution.

personnes hébergées devaient à la fois être pauvres et folles. Les personnes admises à Bedlam le sont donc sur l'ordre de l'officier paroissial en charge des pauvres, ou du moins avec son soutien. Les charges liées à l'entretien du patient sont en partie assumées par son entourage, selon ses moyens. Près de la moitié des patients sont pris en charge par leur paroisse. Bedlam étant une institution à la fois royale et municipale, elle reçoit aussi des personnes folles (ou pensées comme telles) internées sur ordre des autorités. Si bien qu'on note une certaine diversité au sein de la patientèle : si la grande majorité des patients sont pauvres (vagabonds, apprentis, domestiques), on y aussi trouve quelques membres de la bourgeoisie et quelques *scholars*. Bedlam ne prend pas en charge tous les types de fous : en théorie, l'institution accueille uniquement les fous pouvant être soignés (« curable insanes »), excluant donc les « idiots », ainsi que toute personne souffrant de troubles mentaux perçus comme incurables. En pratique cependant, la frontière entre folie et idiotie est mince, et ce d'autant plus qu'avant 1653, les patients sont admis sans visite médicale préalable. Dès lors, les rares visites des gouverneurs au sein de l'institution mènent régulièrement à l'exclusion de certains patients considérés comme ne rentrant pas dans la catégorie des *curable insanes*. C'est de plus en plus la capacité des fous à avoir des épisodes de lucidité ou des rémissions temporaires qui détermine leur admission. En outre, les patients souffrant d'infections ou de maladies contagieuses sont exclus de l'institution.

Bedlam et Bridewell dans la littérature

Bridewell et Bedlam sont omniprésentes dans la littérature de l'époque, en particulier la littérature populaire telles que les pièces de théâtre et les ballades, ce qui nous donne des informations sur la réalité matérielle de ces institutions, mais nous renseigne surtout sur la perception de ces établissements par leurs contemporains, allant jusqu'à en faire des lieux teintés d'imaginaire, voire des productions fictives. La culture populaire est un indicateur précieux de la manière dont pense et fonctionne une société. Les ballades notamment reflètent l'évolution de la conception de la folie : elles suivent à la fois la notion médiévale de la folie comme étant liée de près au péché et à la damnation, mais elles reflètent aussi la préoccupation de la société civile (dont l'ampleur ne fait que croître au fil de la période), selon laquelle la folie représente avant tout une menace pour l'équilibre social. Le maintien de l'ordre mental va de pair avec le maintien de l'ordre social, et ce précepte est la raison d'être d'institutions comme Bedlam. La folie est de plus en plus vue comme une maladie (maladie certes diabolique, mais maladie tout de même), et l'on pense que ses effets peuvent et doivent être contrôlés par des mesures sociales appropriées.

Bedlam

Puisque l'établissement n'accueillait que quelques dizaines de personnes à la fois, avoir séjourné soi-même à Bedlam ou connaître quelqu'un y ayant séjourné était un fait rare. Le Bedlam des œuvres de fiction est un Bedlam fantasmé, reconstruit selon les a priori communs sur le lieu. La récurrence de Bedlam dans la littérature populaire donne au public une impression de familiarité avec l'établissement.

Les ballades constituent la forme littéraire populaire la moins chère et la plus largement diffusée, et elles véhiculent une sensibilité différente de celle que l'on trouve dans les formes plus rigoureuses et plus spécialisées de littérature. Elles sont conçues pour à la fois divertir et instruire un public couvrant un large spectre social et font le lien entre cultures de l'écrit et de l'oral. Les ballades des XVI^e^ et XVII^e^ siècles nous offrent une perspective intéressante sur la manière dont l'Angleterre de la première modernité conçoit la folie. Dans ces textes, Bedlam apparaît presque systématiquement sous ce nom plutôt que sous son nom entier ou d'autres formes contractées telles que Bethlem, notamment à travers des personnages récurrents comme Tom of Bedlam ou Bess of Bedlam, figures types de *bedlamites* (nom couramment employé pour désigner les pensionnaires de Bedlam) bien connues des Londoniens. Si la littérature décrit la réalité de la vie à Bedlam, elle construit également un Bedlam fantasmé. Les conditions de vie à Bedlam dépeintes dans les chansons (quasi-nudité des patients, insalubrité, manque de nourriture et mauvais traitements) ne rendent pas seulement compte d'une réalité objective mais aussi surtout de l'imaginaire des contemporains sur la question.

Il convient de préciser que les ballades ne sont pas les premiers textes à faire de Bedlam un lieu de fiction : elles reprennent à leur compte un certain nombre de lieux communs autour de l'institution, notamment concernant l'habillement ou la maltraitance des patients. Dans les ballades, Bedlam est essentiellement décrite de manière négative, qui correspond à une vision partielle de la réalité mais permet de placer les personnages dans l'imaginaire construit autour de Bedlam par un certain nombre de productions antérieures. Si bien qu'au moment où ces ballades sont écrites et diffusées, Bedlam est déjà un lieu de fiction.

L'un des premiers lieux communs lié à Bedlam dans les ballades est la description de personnages complètement ou partiellement nus, en haillons, souffrant du froid. Pourtant, les institutions charitables de la première modernité considéraient nécessaire d'habiller les pauvres. Néanmoins, les vêtements étaient fournis par les familles, les paroisses ou les institutions, mais tous ne possédaient pas les mêmes moyens ni la même motivation pour vêtir les fous. De nombreux patients étaient donc sans aucun doute

laissés frissonnant à Bedlam, et ce, malgré le fait que les institutions charitables dépensaient des sommes importantes pour vêtir les fous, non seulement pour mettre en avant leur générosité et leur efficacité, mais aussi parce qu'une personne dénudée ne pouvait pas prétendre à la réinsertion[4]. Si les ballades insistent sur la nudité des fous, on peut penser que c'est avant tout parce qu'elle est métaphorique de la perte de statut des personnages à cause de leur folie : si la raison et le costume sont ce qui distingue l'homme de l'animal, alors la perte de l'une ne va pas sans celle de l'autre, et la perte des atours représente aussi celle de la raison. En perdant la raison, l'être humain perd son humanité, donc le besoin de s'habiller proprement et décemment. L'usage de la nudité comme ressort narratif pour décrire les personnes folles était donc non seulement issu de l'observation des *bedlamites* peu vêtus mais aussi de la perception des fous comme étant des personnes tombées dans l'animalité. En outre, la mention des haillons peut aussi renvoyer au fait que dans l'imaginaire collectif, les fous déchirent et abîment leurs vêtements lors de leurs crises de démence. Les chansons et les pièces de théâtre (on pense à *King Lear* de Shakespeare par exemple) utilisent donc le topos du fou dénudé ou en haillons comme marqueur immédiatement identifiable de la folie.

La faim à Bedlam apparait également de manière récurrente; elle fait partie du tableau de dénuement véhiculé par les ballades. Les allusions aux patients de Bedlam mourant de faim, ou en tout cas manquant largement de nourriture sont très présentes dans les sources, notamment dans les rapports des gouverneurs suite à leurs visites. Il est avéré que les denrées parvenues à Bedlam suite à des achats ou des dons étaient ensuite régulièrement vendues aux patients par certains employés, empêchant ainsi les patients les plus pauvres de se nourrir[5]. En outre, les théories médicales circulant à l'époque associent la nourriture trop riche et l'alcool à la folie. Viandes, laitages et fruits sont déconseillés aux fous.

De manière plus anecdotique, les chansons évoquent aussi parfois la literie à Bedlam et la décrivent comme de la paille éparpillée sur le sol, même s'il semble que dans les faits certains patients bénéficiaient de lits et même parfois de couvertures. Mais la mention de la paille aide à véhiculer l'idée de la pauvreté et de la souffrance des personnages.

Les ballades font régulièrement mention des mauvais traitements infligés aux patients de Bedlam. L'obscurité est fréquemment évoquée, d'une part comme pratique de soins (la lumière étant vue comme renforçant les troubles

4 D'ailleurs, Robert Burton insiste dans son *Anatomie de la mélancolie* (1640) sur le fait qu'habiller un patient correctement fait partie des soins permettant d'empêcher la détérioration de son état mental, voire de l'améliorer.

5 La mise en place par la suite d'un *overseer of provisions* (« responsable des provisions »), et ce, de manière permanente à partir de 1663) permit de réduire ce type d'abus. Voir Jonathan Andrews, *op. cit.*, p. 183.

mentaux des internés), mais aussi et surtout, elle est associée aux chaines, faisant de Bedlam un enfer des temps modernes, comme décrit dans la ballade « *Poore Besse, mad Besse, so they call me* », très représentative à ce titre :

> This Bethlem is a place of torment,
> Heere's fearfull notes still sounding;
> Heere's minds are fild with discontent,
> And terrors still abounding.
> Some shake their chaines in wofull wise,
> Some sweare, some curse, some roaring,
> Some shrieking out with fearfull cries,
> And some their cloaths are tearing[6].

La présence de chaines et de piloris à Bedlam est attestée dès 1403 grâce à un inventaire de l'hôpital. On trouve également mention d'enchaînement ou de violences envers les patients dans de nombreux documents de l'époque. En théorie, les patients n'étaient enchainés que s'ils étaient susceptibles de blesser autrui ou de se blesser eux-mêmes. Les châtiments corporels étaient quant à eux vus comme pouvant aider un patient à retrouver ses esprits. Néanmoins, ces mauvais traitements se voient de plus en plus condamnés par l'opinion publique au cours du XVII^e siècle, et la direction de Bedlam finit par interdire la violence physique en 1646 — du moins en théorie. En réalité, il était rare que la décision d'enchaîner un patient émane des autorités gouvernantes : elle venait souvent des gardiens, dont les abus étaient fréquents, d'autant plus que les relations entre les employés de l'institution et les fous reposaient sur le pouvoir des uns sur les autres. On pensait qu'une forme d'ascendance sur le patient permettait à ce dernier de recouvrer la raison. Les patients pouvaient donc être enchainés, confinés, battus, saignés, purgés par le personnel ou les médecins de l'hôpital, et ce, souvent sans qu'aucune explication ne leur soit donnée. Dans la ballade citée plus haut, Bess, devenue folle à cause du rejet de l'homme qu'elle aime, Tom (cause la plus fréquente de la folie, en particulier féminine, selon les ballades), se lamente d'être enchaînée :

> The bracelets which I us'd to weare
> About my arme so tender
> Are turned now to iron plates
> About my body slender…

6 « Poore Besse, mad Besse, so they call me », Richard Climsull, éd., *Loves Lunacie*, *or mad Besse Fegary*, Londres, John Wright, 1638, v. 9-16.

On retrouve dans ces quelques lignes les *topoï* de la destitution (les bracelets sont devenus des chaînes) et de la faim (« *my body slender* »).

Si l'on se penche sur le théâtre, on observe également un décalage entre la réalité de l'asile et la manière dont il est représenté sur scène, et en particulier dans les comédies jacobéennes. Vers la fin du XVI^e^ siècle, les gouverneurs de Bedlam mettent en place des visites de l'institution pour montrer les patients au public. Ces visites payantes avaient probablement pour but premier de récolter des fonds pour le fonctionnement de l'établissement. Elles rencontraient beaucoup de succès mais ont par la suite été abandonnées car apparemment les visiteurs se moquaient des patients de manière quelque peu incontrôlable. Cette pratique, moralement dérangeante pour les personnes du XXI^e^ siècle que nous sommes, était censée susciter chez le spectateur le rire mais aussi la pitié : il s'agit de venir se distraire, mais aussi d'éprouver de la compassion et d'effectuer une bonne action grâce à l'argent donné. Ces visites étaient hautement théâtralisées, et c'est donc sans surprise que l'on y trouve de nombreuses références dans les pièces de théâtre contemporaines, et en particulier les comédies du début de l'époque jacobéenne. Selon Jonathan Andrews, la mise en scène des patients pour les visiteurs, bien plus qu'un objet de divertissement, était une facette fondamentale de la charité chrétienne.

Dans *The Honest Whore*, *Part One* de Thomas Dekker et Thomas Middleton (1604), on peut voir ce spectacle de charité et la relation complexe entre patients et spectateurs (et ce, doublement, puisqu'il faut également prendre en compte les spectateurs de la pièce elle-même). Bedlam est le lieu où tous les nœuds de l'intrigue se défont et où les problèmes sont résolus. Il est à première vue surprenant que la fin d'une comédie, où l'harmonie retrouvée est censée dominer, se passe dans un asile parmi les aliénés. Doit-on y voir un nuage noir, une ombre qui plane au-dessus des promesses de régénération finales ? Une parodie ironique des scènes de réconciliation des comédies traditionnelles ? Dans son article « Bethlem and Bridewell in "The Honest Whore" Plays », Ken Jackson choisit d'interpréter ce choix de lieu d'une tout autre manière. Pour lui, Bedlam est à prendre de manière métaphorique : « *The setting encourages a patient and charitable response to the social madness seen in the play* »[7]. Il insiste sur le fait que des institutions comme Bedlam et Bridewell n'étaient pas seulement des lieux de répression et des instruments de contrôle social, mais aussi des œuvres charitables ayant entre autres buts de canaliser les troubles à l'ordre social induits par la pauvreté pour le maintien du bien commun.

7 Ken Jackson, « Bethlem and Bridewell in "The Honest Whore" Plays », *Studies in English Literature*, 1500-1900, vol. 43, n°2, 2003, p. 395-413, p. 399.

À l'époque où Dekker et Middleton écrivent leur pièce, la pratique du dérangeant spectacle des aliénés en était encore à ses débuts. Sa popularité se fera que croître au fil du xvii^e^ siècle, et la dimension caritative sera progressivement effacée au profit du divertissement pur. Dans *The Honest Whore*, il est décrit comme une pratique tout à fait acceptable. Néanmoins, certaines règles prévalent : les spectateurs doivent arriver séparément et non en groupes. On explique aux visiteurs ce qu'ils vont voir, et la dimension de pitié mêlée au divertissement est mise en avant, comme le précise Friar Anselmo :

> And tho twould grieve a soule, to see Gods image,
> So blemisht and defac'd, yet do they act
> Such anticke and such pretty lunacies,
> That spite of sorrow they will make you smile. (5.2.158-161[8])

Lorsqu'ils sont confrontés au premier fou, les visiteurs rient. Friar Anselmo les incite à montrer davantage de compassion, puis le fou lui-même les harangue dans ce sens : « *Do you laugh at Gods creatures? Do you mock old age you roagues? Is this gray beard and head counterfeit, that you cry ha ha ha?* » (5.2.201-203). Tout comme le roi Lear de Shakespeare, Anselmo et le fou cherchent à changer le regard de moquerie en pitié. Lorsque le fou s'agite du fait de la présence des visiteurs, Anselmo le menace du fouet. Le fou implore alors justice : « *whip me? What justice is this, to whip me because I'm a beggar?—Alas? I am a poore man: a very poore man: I am starv'd, and have had no meate by this light, ever since the great floud, I am a poore man* » (5.2.231-233). Si bien qu'à la fin de la rencontre, le regard des visiteurs a changé : plutôt que de rire, ils témoignent de pitié et reconnaissent la lourde tâche qui incombe à l'hôpital. Ils évoquent « *A very pitious sight* » et la « *busie charge* » d'Anselmo (5.2.240-241).

On notera que la dimension comique du spectacle de la folie est également présente dans les ballades : leur audience rit aussi volontiers aux pitreries des fous qu'aux frasques des ivrognes, dimension difficile à saisir pour le public de notre époque. Dans les ballades, le comique est essentiellement présent à travers le personnage de Tom of Bedlam, qui apparaît dans plusieurs chansons, jusqu'à devenir l'archétype de la folie, et dont le discours est principalement fait de non-sens comiques. Il est le plus souvent dénudé, en haillons, vagabondant et s'adonnant à la mendicité afin de susciter la pitié. Mais il est avant tout source de comique ; c'est un personnage archétypal qui se moque de lui-même dans de longs monologues qui provoquent le rire de l'auditoire. Bien entendu, un

8 Thomas Dekker et Thomas Middleton, *The Honest Whore*, Londres, Nick Hern Books, 1998.

tel personnage n'a que très peu en commun avec les véritables pensionnaires de Bedlam, et il a avant tout pour fonction de mettre en avant la nécessité de maintenir l'ordre social en isolant les fous. Comme l'affirme Joy Wiltenburg, le rire suscité par la figure de Tom est « *a laughter that reinforced social boundaries by recognizing the absurdities of deviance*. […] [*The audience*] *could certainly see the dangers of becoming ridiculous and losing social status* »[9]. Les *bedlamite ballads* ont donc aussi vocation à donner au public un enseignement moral par l'exemple, afin qu'il ne dévie pas du droit chemin.

Dans *The Honest Whore*, lorsque la prostituée repentie Bellafront apparait déguisée en folle, elle implique tous les visiteurs dans l'univers de folie de la pièce, tout comme le fait le balayeur :

> We have blockes for all heads, we have good store of wilde oates here: for the courtier is mad at the citizen, the citizen is mad at the country man, the shoemaker is mad at the cobler, the cobler at the carman, the punke is mad that the marchants wife is no whore, the marchants wife is mad that the punke is so common a whore. (5.2.144-149).

Dans cette perspective, Bedlam est à la fois la représentation de la ville et un lieu de cette même ville qui contient et canalise la colère sociale ou la « folie » qui menacent l'ordre public. Dans *The Honest Whore*, Bedlam relie et intègre tous les éléments de la société. Cette vision de Bedlam est très spécifique à la pièce de Dekker et Middleton. Dans *Northward Ho* du même Dekker (associé cette fois à John Webster) et qui date de seulement deux ans plus tard, Bedlam est uniquement vue comme un lieu d'amusement où l'on vient rire des fous.

Bridewell

Dans *The Honest Whore, Part Two* (1608), du seul Dekker cette fois, une partie de l'action nous transporte à Bridewell, qui sert de lieu de correction aux dysfonctionnements des personnages : Hippolito et Matheo, sous le coup de la honte, sont contraints de s'amender et de se réformer et la discrète charité dont Orlando a fait preuve tout au long de la pièce est rendue publique. Tous les conflits causés par une conduite immorale sont résolus à Bridewell.

Il semblerait donc que pour Dekker, Bedlam et Bridewell soient avant tout conçues comme des organisations caritatives qui correspondent parfaitement aux exigences d'harmonie restaurée du genre de la comédie. Si l'on peut faci-

9 Joy Wiltenburg, « Madness and Society in the Street Ballads of Early Modern England », *The Journal of Popular Culture*, vol. 21 , n° 4, 1988, p. 101-127, p. 119

lement passer à côté de l'effet de compassion et d'empathie que le spectacle de Bedlam a sur les spectateurs, la dimension de charité est plus visible dans le traitement de Bridewell. Bien entendu, il faut comprendre par « charité » quelque-chose de très différent de ce que nous entendons à notre époque. Malgré le fait que le premier Maître explique que les détenus de Bridewell sont parfois fouettés, la pièce présente néanmoins l'établissement comme un vecteur d'harmonie sociale et de justice, et donc un cadre approprié au déroulement d'une comédie :

> Nor is it seen,
> That the whip draws blood here, to cool the spleen
> Of any rugged bencher: nor does offence
> Feel smart, on spiteful, or rash evidence:
> But pregnant testimony forth must stand,
> Ere Justice leave them in the Beadles hand,
> As iron, on the anvil are they laid,
> Not to take blows alone, but to be made
> And fashioned to some charitable use. (5.2.45-53)

Il faut considérer cette rude « charité » de Bridewell conjointement avec la charité de façade insidieuse, hypocrite et intéressée pratiquée par les aristocrates de la pièce. Les apparences sont parfois trompeuses, et, comme l'affirme Hippolito : « *All are not bawds* (*I see now*) *that keep doors*, / *Nor all good wenches that are markt for whores* » (2.1.264-265). Dans les deux parties de la pièce, Dekker s'emploie à montrer que les personnes qui sont rejetées ou méprisées par la société sont souvent dignes de compassion et d'empathie, comme la prostituée repentie Bellafront. Pour Ken Jackson, ceci est aussi valable pour les institutions présentées dans la pièce. Il ajoute que Bedlam et Bridewell n'étaient pas méprisées par leurs contemporains comme elles le sont maintenant, mais qu'elles étaient au contraire symboles de fierté civique pour les Londoniens[10]. D'ailleurs, dans la deuxième partie de la pièce, l'histoire de Bridewell est racontée à la manière nostalgique et admirative de John Stow (5.2.1-17), dans des termes très forts et très positivement connotés, qui soulignent le rôle essentiel joué par cette institution dans la société. Matheo et Hippolito sortent transformés de leur visite à Bridewell. De même, après avoir vu les prostituées de Bridewell aux travaux forcés, Bellafront (la *Honest Whore* du titre) décide de rester auprès de son mari, aussi défaillant soit-il, plutôt que de retourner à son ancienne vie. Tout comme dans la première partie, le décor de la fin de la pièce aide au dénouement harmonieux et véhicule des valeurs d'humilité, d'empathie et de charité.

10 Jackson, *op. cit.*, p. 409.

Conclusion

Bien que possédant des caractéristiques physiques objectives, l'espace et la manière dont il est représenté sont aussi nécessairement des constructions culturelles et sociales, voire idéologiques, ce qui rend impossible de décrire l'expérience urbaine sous un angle purement physique.

Le Bridewell et le Bedlam des œuvres de fiction sont des lieux fantasmés, reconstruits en fonction des a priori communs sur ces institutions pensées autour de la gestion de types spécifiques de marginalité. La mention de ces deux établissements dans des œuvres de fiction n'est pas une nouveauté dans l'Angleterre élisabéthaine et jacobéenne. La présence récurrente de Bridewell et de Bedlam dans la littérature populaire donne à l'auditoire une impression de familiarité avec ces lieux. Pourtant, cela ne constitue qu'un reflet partiel et partial de la réalité, aucune de ces descriptions ne pouvant être qualifiée de factuellement fausse, mais aucune n'étant le reflet de la diversité des conditions de vie dans ces établissements. De telles descriptions correspondent à la construction de Bridewell et de Bedlam comme lieux fictifs par un certain nombre de productions littéraires, constructions se superposant plus ou moins justement aux institutions réelles.

Sources secondaires complémentaires

Clark, Peter et Paul Slack, *English Towns in Transition 1500-1700*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

MacDonald, Michael, *Mystical Bedlam. Madness, anxiety and healing in seventeenth-century England*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1981.

Manley, Lawrence, *Literature and Culture in Early Modern London*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

Merritt, J.F., éd., *Imagining Early Modern London. Perceptions and Portrayals of the City from Stow to Strype: 1598-1720*, Cambridge, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 2001.

Pirnie, Karen Worley, *"As She Saith": Tracing Whoredom in Seventeenth-century London from Bridewell to Southwark,* Thèse de doctorat, Tuscaloosa, Alabama, University of Alabama, 1998.

Salkeld, Duncan « Literary Traces in Bridewell and Bethlem, 1602-1624 », *The Review of English Studies*, vol. 56, n° 225, 2005, p. 379-385.